

préparation où il y a encore bien des vides, et j'espère arriver à la fin après avoir fait à peu près tout ce que je voulais faire. Je suis assez gai ; plus gai même et plus décidé que la plupart de mes camarades. Le petit malaise qui me revenait si souvent dans ces derniers temps me laisse libre ; en somme je suis aussi bien disposé, jusqu'ici, qu'il est possible.

Comment allez-vous, vous, mes chers parents ? Où en sont les douleurs de ma mère ? J'ai parlé aujourd'hui de vous avec ma cousine qui m'a fait l'honneur de venir me voir. Demain matin, j'irai assister à la cérémonie de l'exhumation du corps de ma tante. On la fait passer de la fosse provisoire dans un petit tombeau que mon oncle a fait élever pour la famille. Leurs affaires sont toujours en suspens, et mon oncle est un peu fatigué depuis quelques jours. Mille amitiés de leur part. Ils ont pensé à la possibilité de venir nous voir à Lyon l'année prochaine lorsque leurs affaires seront terminées. Je dis *nous*, car involontairement je raisonne toujours dans la supposition que je ne ferai qu'un avec vous : c'est une faiblesse que vous devez me pardonner, mais qui m'effraie un peu, car elle me ménage peut-être du chagrin si Alençon ou Saint-Omer venaient nous déranger. Quelle joie si nous sommes ensemble ! Mais si nous sommes séparés, acceptons le coup sans murmure. Il y a quelque temps, j'écrivais à Lorenti et j'essayais de le consoler un peu. N'aurons-nous pas pour nous-mêmes la force que nous pouvons donner aux autres ? On trouve Dieu partout, lui disais-je, et j'avais raison. Je saurai seul combien votre absence me sera pénible, s'il faut la subir ; mais dans nos pensées et nos prières, nous nous rencontrerons encore, nous nous réunirons dans le sein de Dieu. Nous sentirons à distance ce vif amour que nous avons les uns pour les autres, et ce sera une consolation.